

L'universalité du français dans les dictionnaires bilingues français-espagnol (1648-1815)

Manuel Bruña Cuevas

Citer ce document / Cite this document :

Bruña Cuevas Manuel. L'universalité du français dans les dictionnaires bilingues français-espagnol (1648-1815). In: Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde, n°18, 1996. L' "universalité" du français et sa présence dans la péninsule ibérique. pp. 51-61;

doi : <https://doi.org/10.3406/docum.1996.1142>;

https://www.persee.fr/doc/docum_0992-7654_1996_num_18_1_1142;

Fichier pdf généré le 15/06/2023

L'universalité du français dans les dictionnaires bilingues français-espagnol (1648-1815)

Manuel Bruña Cuevas
Université de Séville

Nous allons analyser dans cette communication les commentaires sur l'universalité du français contenus dans les dictionnaires bilingues français-espagnol ou espagnol-français publiés pour la première fois dans les limites de la période que ce colloque s'est fixée comme cadre d'étude (1648-1815).

Nous ne nous arrêterons pas à la seconde moitié du XVII^e siècle pour la simple raison que le seul ouvrage publié pour la première fois dans ces décennies, celui de Juliani (1659), ne comporte pas de commentaire sur notre objet d'intérêt. En ce qui concerne le XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e, notre corpus se compose d'un total de quatorze dictionnaires, dont cinq publiés en Espagne, un à Bruxelles et le reste en France.

Une première constatation s'impose: un seul de nos dictionnaires (Torre y Ocón 1728) reconnaît et cherche à expliquer l'universalité du français en Europe. Parmi les autres, il y en a qui ne s'occupent pas du sujet (notamment le célèbre dictionnaire de Sobrino 1705); mais il y en a aussi qui consacrent leurs commentaires laudatifs, non directement au français -qui les reçoit toutefois de façon indirecte-, mais à l'espagnol. De prime abord, c'est là un fait quelque peu surprenant, surtout quand on sait que ce second groupe est exclusivement constitué par des ouvrages d'auteurs français publiés en France. Nous croyons que la raison de cet état de choses est de nature principalement commerciale.

En effet, bien que les dictionnaires édités en France aient été couramment utilisés en Espagne, et bien qu'ils aient été plus connus des Espagnols que quelques-uns des dictionnaires bilingues publiés dans ce dernier pays, plus que, par exemple, ceux d'Herrero, González de Mendoza ou Broch, il est évident qu'ils visaient principalement une clientèle francophone intéressée à l'étude de l'espagnol. Or tout ce qui était espagnol

-et donc la langue espagnole- avait subi en France une perte progressive de prestige au cours du XVIII^e siècle. D'autre part, la pratique de la grammaire générale héritée de Port-Royal avait répandu en France le sentiment qu'aucune langue ne s'adaptait mieux à ses principes que la langue française. Ainsi, dès le début du XVIII^e siècle, pouvait-on lire dans Maunory (1701):

L'Idiome Espagnol est si différent du nôtre, & si difficile à mettre en règle, qu'on me dispensera d'en dire davantage; l'usage & la lecture des bons Livres nouveaux, acheveront de s'y perfectionner; quand je dis, les bons Livres, j'ai raison de m'en expliquer ainsi, puisqu'en effet il y a peu de Livres en Espagne qu'on puisse sûrement lire pour se polir dans cette Langue. (p. 77)

Vers le milieu du siècle, cette vision de l'espagnol et de la production littéraire et scientifique espagnole était déjà fortement enracinée en France. C'est la raison pour laquelle la préface du dictionnaire de Séjournant (1759) ne consacre pas au français d'éloge franc, explicite, mais s'attache surtout à défendre la dignité de l'espagnol. L'idée que le français est une langue plus raffinée que l'espagnol n'y apparaît, paradoxalement, que diluée dans un éloge ouvert de ce dernier, un éloge qui révèle le besoin de défendre cette langue auprès de l'opinion française: l'espagnol n'est plus ce qu'il était au temps de Maunory, nous dit en somme Séjournant, grâce à l'intervention de Philippe V, roi d'origine française, et au travail réalisé par l'Académie espagnole à l'imitation de la française:

Ce trésor immense de toutes les richesses de la Langue Espagnole, est dû à la protection de Philippe V, lorsqu'il fut établi sur le trône d'Espagne; il saisit avec ardeur tous les moyens de contribuer à la gloire d'une Nation aussi distinguée qu'étoit celle qui se trouvoit soumise à ses Loix; il jugea que l'avancement des Lettres étoit un des principaux objets qui méritât son attention. La Langue Espagnole lui parut digne de ses premiers soins: cette Langue si majestueuse dans les sons si remplie d'expressions magnifiques, si assortie enfin à la noble gravité des peuples qui la parlent, avoit déjà acquis ses principales beautés: il n'étoit plus question que de la fixer dans le point de perfection qu'elle avoit atteint, par les décisions d'habiles Gens, capables de rassembler les témoignages des plus célèbres Ecrivains; de déterminer par leur autorité, le vrai sens des mots, leurs différentes acceptions, les tours les plus usités & les plus élégans: cet ouvrage étoit encore immense, & il falloit, pour l'exécuter, réunir ensemble les travaux d'un grand nombre de Littérateurs. Philippe, prenant pour modele l'établissement de l'Académie Française dont son auguste ayeul s'étoit déclaré Protecteur, forma dans sa capitale une Société de même nature, sous le titre d'Académie Royale.

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'opinion commune en France était toujours que le français occupait une première place indiscutée en Europe, qu'il avait définitivement gagné la partie dans les anciennes disputes linguistiques qui l'avaient précédemment opposé à l'italien et à l'espagnol. Les dictionnaires bilingues édités en France et adressés à des Français voulant apprendre l'espagnol se sont vus de la sorte contraints à prendre la défense de cette langue, à défendre l'espagnol d'une façon beaucoup plus décidée que ne l'avait fait Séjournant; ils ont dû vanter dans leurs prologues les mérites de l'espagnol, quoique toujours sans fuir certaines allusions comparatives au français. Il fallait, d'une part, revaloriser la langue espagnole aux yeux des Français, mais sans froisser ouvertement, pour autant, la conviction généralisée d'une plus grande perfection du français par rapport à toute autre langue. Très significatifs à cet égard sont les commentaires de Gattel dans le "Discours préliminaire" de son dictionnaire de 1790:

La langue Espagnole, aujourd'hui trop négligée en France, y a été cultivée autrefois avec un empressement presque universel. (P. vi).

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, & de quelque manière que se soit formée la langue Espagnole, on ne peut disconvenir qu'elle ne soit une des plus belles que parlent aujourd'hui les nations Européennes. Douce, énergique, majestueuse, elle se plie avec une extrême facilité à tous les genres de style, & paroît faite sur-tout pour peindre les sujets sublimes. Ses mots, un peu longs, mais d'une belle proportion, ses syllabes toujours pleines, ses formes habituellement nobles & imposantes, répondent merveilleusement à la gravité du peuple qui l'emploie. Aucune autre n'a plus de richesse, ni peut-être autant de grandeur & d'élévation. Je ne sais, à la vérité, si du côté de la correction grammaticale il ne lui reste pas quelque chose à désirer, en entendant du moins par Grammaire, non les principes de syntaxe propres à chaque langue, mais ceux qui, fondés sur la raison universelle, paroissent devoir convenir à toutes. (P. viii)

Gattel revient à la défense de l'espagnol, maintenant sans palliatifs comparatifs avec le français, en 1798, dans l'"Avertissement" de son dictionnaire de poche:

Depuis Nugent qui, le premier, a ouvert la carrière, divers lexicographes ont travaillé, comme à l'envi, à procurer cet utile secours à ceux qui, par goût ou par besoin, se livrent à l'étude des principales langues de l'Europe. Une seule de ces langues, l'espagnole, avoit été jusqu'à présent négligée à cet égard; & cependant par les beautés qui lui sont propres, par sa mâle et imposante harmonie, par la majesté de ses formes, par la pompe de son style, par les richesses littéraires qu'elle met à notre portée, non moins que par le caractère du peuple estimable qui la parle, par la place qu'il occupe dans le système des Gouvernemens actuels, & par

les rapports de toute espèce qui le lient aux autres nations policées, cette belle langue réclame autant qu'aucune autre, peut-être, l'attention du Littérateur, de l'Homme d'Etat, du Voyageur & du Commerçant.

De même, dans un autre dictionnaire publié en France vers la même époque, celui de Barthélemy Cormon (1800)¹, la seule phrase laudative envers l'une des deux langues est consacrée à l'espagnol:

El gusto que yo hallaba con esa lengua [española], una de la mas armoniosas y magestuosas, y una larga mansion en España me pusieron en el caso de perfeccionarme. (Prologue, p. i)

La question présente un visage tout à fait différent dans les quatre dictionnaires édités en Espagne au XVIII^e siècle. Ni celui de González de Mendoza (1761) ni le *Promptuario* de Broch (1771) -peut-être à cause de leur peu d'ambition- ne font l'éloge de l'une des deux langues. Ce n'est pas le cas, en revanche, de celui d'Herrero (1744), qui rappelle bien à ses lecteurs l'importance du français, quoique n'y mettant pas un enthousiasme comparable à celui qui se reflète dans les commentaires sur l'espagnol que l'on lit dans les dictionnaires d'auteur français. Voici le début de son prologue:

1. La nécessité de défendre l'image de l'Espagne et, par conséquent, celle de l'espagnol se reflète aussi dans les prologues des grammaires d'espagnol pour les Français. Quoique ce genre d'ouvrages ne fasse pas partie de notre corpus, nous ne nous empêcherons pas de reproduire les paroles de B. Cormon dans le prologue de son livre *Le maître d'espagnol ou Éléments de la langue espagnole, à l'usage des Français* (1804): "Depuis longtemps l'étude de la langue Espagnole est généralement négligée: d'injustes préventions contre l'Espagne et ses habitans, les préjugés dont ce peuple était l'objet, sont la cause de cette indifférence, et ont éloigné de cette étude tous ceux que des motifs d'intérêt n'y forçaient pas. Nous devons à d'estimables écrivains modernes l'avantage de mieux connaître cette belle contrée, et ils nous ont appris à rendre justice au caractère franc et loyal des Espagnols. Sobre, patient, brave, l'on peut dire, que si ce peuple a des vices, il les rachète par de grandes qualités. Etranger aux vaines grimaces de la politesse, sous un extérieur sévère, et avec un maintien grave, il cache un bon coeur et une ame obligeante, qui méconnaît la fausseté et la duplicité. Cette fierté que l'on remarque en lui, convient à une nation qui dominait jadis une grande partie de l'Europe; et la paresse que nous lui reprochons, tient à des causes étrangères aux individus. C'est donc au moment où l'on revient à des sentimens plus équitables et à des idées plus justes sur la nation Espagnole qu'il convient de publier des principes sûrs et des élémens clairs de sa langue pompeuse et riche."

No habiendo quien ignore quan util es à toda classe de personas la inteligencia del Idioma Francès, sería ocioso detener al Lector en este Prologo, exagerando las utilidades que se debian esperar de un Diccionario Francès, y Español...

C'est tout ce qu'on y trouve sur notre sujet. C'est pourquoi nous disions ci-dessus que le seul dictionnaire consacrant vraiment quelques commentaires intéressants à l'universalité de la langue française était celui de Torre y Ocón (1728). Ces commentaires ne sont pas toutefois pris en charge par l'auteur lui-même, mais par les censeurs qui devaient confirmer que rien dans l'ouvrage ne s'opposait aux lois civiles ou religieuses. L'un de ces censeurs, Fernando Triviño, admet que le français a gagné un prestige qui dépasse les limites du continent européen. Pour en expliquer les causes, il a recours à deux types d'arguments. Il y a, d'un côté, des raisons liées à la force des armes:

Por ambos medios ha logrado la Lengua Francesa en estos vltimos tiempos vna extension, y primor imponderable; porque la inundacion de los numerosos Exercitos que puso en piè el Gran Monarca Luis Decimoquarto y las grandes navegaciones de sus Esquadras, y Navios mercantiles à los mas remotos Climas, la han difundido assi por las Provincias vecinas, como por los vltimos confines de la Tierra habitada.

Mais, aussi importantes que les raisons guerrières et commerciales, il y a aussi des raisons liées au travail de polissage de la langue mené à terme par de nombreux hommes de lettres, auteurs d'oeuvres littéraires et scientifiques de premier ordre:

... y las estudiosas, infatigables tarèas de tantos varones doctos como florecieron en Francia el Siglo passado, (al qual con razon llaman los Franceses, por lo que mira à las Letras, el de Oro, y el de Augusto) la han pulido, limado, y enriquecido con tantas sabias, eruditas, y corregidas Obras, que en cierto modo se haze preciso à los aficionados à las Artes, y las Ciencias, el aprender este idioma, para no verse privados de los opimos frutos de tan provechosas fatigas. [...] y debiendo [la lengua francesa] à vna dichosa casualidad el origen de su Academia, y sus adelantamientos à la proteccion de vn Mecènas purpurado, y Ministro poderoso, se fue poco a poco perfeccionando a impulsos de la liberalidad del Gran Luis, y de la virtuosa emulacion de los literatos, de suerte que empezaron à florecer, y descollar vn Malherbe, dos Cornelios, Balzac, Voiture, Moliere, Racine, Vaugelàs, Menage, Regnier, Boileau, Flechier, Bourdaloué, y otros muchos Oradores, y Poetas de gran nombre, y fama; pues los vnos traduciendo con acierto los mas celebrados originales Griegos, y Latinos, y los otros imitando en sus escritos aquellos antiguos admirables modelos, enriquecieron la Republica Literaria, y ennoblecieron su patrio idioma.

Triviño envisage même la possibilité que, comme conséquence de ce labeur immense, le français mérite d'être considéré comme supérieur à toute autre langue vivante ou classique. Il n'ose cependant pas assumer pleinement cette revendication; il la met seulement dans la bouche d'une troisième personne, Loredano, et finit par la trouver plutôt exagérée:

...Loredano, quien no contento con lo referido, concluye diciendo, *que se halla en los Libros Franceses un methodo sublime, una erudición no afectada, una eloquencia aguda, y una invención admirable, de suerte que con esta Lengua sola, se goza aquello que apenas se halla en la Griega, Italiana, y Latina: y aunque se le puede notar su alabanza de algo hiperbolica, le disculpa el que era su intento exhortar à vn amigo suyo à que aprendiesse este idioma.*

Mais, en réalité, l'opinion de Triviño est beaucoup plus nuancée que ne pourraient le donner à entendre les citations que nous venons de faire. Au long d'une dizaine de pages -qui constituent un véritable traité d'histoire de la littérature-, le censeur s'efforce de montrer que de multiples facteurs exaltent ou rabaissent les langues selon les périodes historiques. En fait, selon lui, le français, dernier arrivé sur la scène des belles lettres - après donc l'espagnol, qui, à son tour, avait pris la relève de l'italien en ce qui concerne l'hégémonie littéraire- n'a, de la sorte, fait que se mettre au même niveau que ses deux langues soeurs. L'impression finale qui se dégage de son texte est que le but de Triviño n'était autre que de relativiser la prépondérance du français de son temps sur les autres langues latines. Voici le texte qui précède le commentaire détaillé d'histoire littéraire dont nous avons parlé:

Las tres lenguas mas cultivadas, y generales de Europa, que son la Italiana, Española, y Francesa, no se consideran como originales, ò matrices, sino como Dialectos de la Latina, ò hijas suyas, pretendiendo cada vna de ellas la primogenitura, y preferencia; pero como ninguno es buen Juez en Causa propria, y no hay Tribunal superior à que acudir para la decision de este litigio, dura, y durará siempre la pretension de las partes interessadas, prevaleciendo mas vna que otra en diferentes edades, y ocasiones, segun la favorecen el predominio de las armas, ò el cultivo de las letras.

Le dictionnaire de Torre y Ocón contient aussi un autre texte d'approbation dû à Antonio de Goyeneche. Celui-ci n'adopte pas une position trop différente de celle de Triviño: il montre une attitude réconciliante cherchant à rendre équivalents les mérites du français et ceux de l'espagnol:

...se vè oy en Francia tanto ardor de aprender la Lengua Española, como, en España la ay de aprender la Francesa, sin entrarnos aora en la dispu-

ta de qual Idioma explica mejor sus conceptos por las voces; à cada Nacion le parece mejor su Lengua; porque tiene hecho el paladar de su oído à la Musica de las voces nativas.

Un changement important, et par rapport aux dictionnaires publiés en France, et par rapport à ceux publiés en Espagne, aura lieu avec l'arrivée du XIX^e siècle, plus précisément avec la parution du dictionnaire d'Antonio de Capmany (1805), présenté par son auteur comme "testimonio de mi zelo nacional, y de mi amor à la lengua patria". Cette déclaration laisse déjà entrevoir son attitude envers le français.

Les dictionnaires publiés en Espagne au XVIII^e siècle soit se taisaient en ce qui concerne l'hégémonie de la langue française, soit, tout en l'admettant, s'efforçaient de la relativiser (Torre y Ocón, comme nous venons de le voir). Capmany ira plus loin. Non seulement il ne fait pas dans son ouvrage mention ouverte de l'hégémonie du français, mais il se caractérise, bien au contraire, par une défense farouche de la supériorité de l'espagnol sur la langue française. Il commence par attaquer les Espagnols qui dénigrent leur propre langue en la considérant comme étant plus pauvre que la française²:

Los mas desafectos à nuestra lengua, hallan, según dicen, mas exâcta y copiosa la francesa para las materias filosóficas y científicas, en cuya traduccion tocan la esterilidad de la castellana. Estos españoles bastardos confunden, en primer lugar la esterilidad de su cabeza con la de su lengua, sentenciando que no hay tal ó tal voz, porque no la hallan. ¿Y cómo la han de hallar, si no la buscan, ni la saben buscar? Y dónde la han de buscar, si no leen nuestros libros? Y cómo los han de leer, si los desprecian? Y no teniendo hecho caudal de su inagotable tesoro, cómo han de tener á mano las voces de que necesitan? (Prologue, pp. XIV-XV)

Et Capmany de renchérir sur cette question: la langue française fait piètre figure comparée à l'espagnole, beaucoup plus riche en vocables; en fait, s'il ne veut pas entreprendre l'élaboration d'un dictionnaire espagnol-français (le sien n'est bilingue

2. Son attitude s'oppose ainsi, radicalement, à celle d'Herrero (1744), qui, dans le prologue de son dictionnaire, déclarait: „Pero no siendo possible dar propios, y ajustados equivalentes à todas las voces, y expresiones de un Idioma tan abundante, como el Francès, en el que hai muchas dicciones, (especialmente las que significan accion) que no los tienen en Castellano, he juzgado indispensable el definir las, para que instruido el Lector de la intencion, y fin de los que las instituyeron, no se le oculte su genuina inteligencia.”

que dans le sens français-espagnol), c'est dû à l'impossibilité de trouver une correspondance française pour un huitième des voix espagnoles. Voici comment il l'exprime dans son prologue; après avoir raconté comment il avait résolu la traduction en espagnol de quelques termes typiquement français qu'on lui avait présentés pour lui montrer les finesses de la langue française, l'auteur nous dit:

Díganme estos caballeros, si yo quisiera dar el desquite á nuestra lengua haciéndoles iguales preguntas para hallar la correspondencia á las voces castellanas que no hallan compañeras en la francesa; ¿qué mísero papel haria ésta, quando hubiese de sacar á la plaza sus galas y sus trapos, á vista de las alhajas, tesoros, y dices preciosos de la española? [...] Esta riqueza y superabundancia me ha retraído y acobardado, aun cuando me sobrasen el tiempo y la paciencia, para emprender la prolixa y penosísima obra de un *Diccionario Español-Francés*, porque conozco que la octava parte de los artículos habrian de quedar en blanco, ó de muy mal color. (P. XVI)

Tranchant, comme on le voit, avec la tradition des dictionnaires publiés en Espagne, l'oeuvre de Capmany aura aussi une importante répercussion en ce qui concerne le ton général des prologues des dictionnaires parus en France.

Núñez de Taboada publie le sien à Paris en 1812. Son but avoué est d'améliorer le dictionnaire de Capmany par quelques retouches et de le compléter avec la partie espagnol-français. La première édition de l'ouvrage s'ouvre par une traduction du prologue rédigé par Capmany pour son dictionnaire; fait important, car cela implique que les idées de ce dernier sur les langues espagnole et française vont atteindre maintenant un public francophone. Il n'est pas étonnant qu'elles n'aient pas plu en France, ce qui peut expliquer la disparition de cette traduction dans les éditions postérieures. Elle est remplacée par un "Avis des éditeurs" qui, sans la moindre revendication d'universalité pour le français, adopte, de plus, une attitude nettement défensive face aux prétentions de supériorité faites par Capmany en faveur de l'espagnol. Voici quelques lignes de cet "Avis" tel qu'il apparaît dans la troisième édition (1826):

En comparant la grosseur de la partie espagnole-française avec celle de la partie française-espagnole³, on pensera peut-être au premier coup-d'oeil que l'une est moins complète que l'autre, ou que la langue française est pauvre et misérable, ainsi que l'assure Capmany. "Votre vocabulaire est moins volumineux, donc votre langue est moins riche." Que répondre à cet argument? rien, si ce n'est qu'on ne doit pas examiner

3. Dès la première édition de 1812, le tome espagnol-français contient deux fois plus de pages que le tome français-espagnol.

la grosseur du volume, mais la matière dont il est rempli, le nombre d'articles qu'il contient, et ces articles eux-mêmes.

Les éditeurs exposent ensuite un ensemble de raisons visant à prouver que la langue française était plus précise que l'espagnole, ce qui justifierait la différence en nombre de pages entre les deux tomes. Qu'on les trouve ou non convaincantes, le besoin d'avancer ces raisons révèle, comme nous le disions, une attitude de défense du français qui contraste vivement avec le type courant de discours pratiqué dans les prologues des dictionnaires précédemment parus en France, attentifs, surtout, à revendiquer les mérites d'une langue, l'espagnol, très discréditée.

Disons, en guise de conclusion, que les dictionnaires bilingues espagnol-français publiés entre 1648 et 1815 adoptent deux attitudes différentes en ce qui concerne l'universalité du français et les mérites qui l'expliquent. Ceux parus en Espagne soit n'y font pas la moindre allusion (González de Mendoza, Broch), soit n'insistent pas sur la question (Herrero), soit, enfin, n'admettent l'hégémonie du français en Europe qu'en cherchant à montrer que l'espagnol est, par ses propres mérites, l'égal du français (Torre y Ocón).

Ceux parus en France ne s'occuperont pas non plus -du moins pas explicitement- de vanter les mérites du français, leur principal souci étant d'augmenter le prestige de l'espagnol.

Le dictionnaire de Capmany, à la fin de notre période, suppose une rupture avec le genre de discours usuel aussi bien dans les dictionnaires publiés en Espagne que dans ceux publiés en France. La tendance des censeurs de Torre y Ocón à exalter l'espagnol face à la prépondérance française est poussée par Capmany jusqu'à l'inversion des termes de la comparaison: l'espagnol possède plus de qualités que le français, lequel, par conséquent, ne mérite pas ses lettres d'universalité. Cette vision provoque une réaction de rejet dans les dictionnaires parus en France; elle oblige les éditeurs du dictionnaire de Núñez de Taboada à inverser la tradition et passer, de la défense de l'espagnol, à une défense des mérites du français.

Ouvrages cités⁴

1668. (2^e éd.; 1^{re} éd. 1659). Juliani: *La Nomenclature et les Dialogues familiers, enseignant parfaitement les Langues Française, Italienne, & Espagnole*. Paris: Étienne Loyson. BN 3/5286.
1701. Maunory: *Grammaire et Dictionnaire François et Espagnol*. Paris: Veuve C. Barbin. BN 3/4413.
1705. Francisco Sobrino: *Diccionario Nuevo de las lenguas Española y Francesa*. Bruxelles: F. Foppens. BN 3/42977.
1734.(3^e éd.). Bruxelles: P. Foppens. BN 3/27094-5.
- 1728-1731. Francisco de la Torre y Ocón: *El Maestro de las dos Lenguas. Diccionario Español, y Frances; Frances, y Español*. Madrid: Juan de Ariztia. BN 3/50590-1.
1744. Antonio María Herrero: *Diccionario Universal, Francès, y Español*. Madrid: Imprenta del Reino. BUS 259/65.
1759. (1^{re} éd. 1745). Séjournant: *Nouveau Dictionnaire Espagnol-François et Latin*. Paris: C.A. Jombert. BN 3/45021-2.
1789. Paris: C.A. Jombert. BUS 276/503.
1761. Nicolás González de Mendoza: *Diccionario General de las dos Lenguas Española, y Francesa*. Madrid: Andrés Ortega. BN 2/46482.
1769. François Cormon: *Sobrino aumentado o Nuevo Diccionario de las Lenguas Española, Francesa y Latina*. Anvers: Frères Tournes. BN 3/44658.
1791. Lyon: J.B. Delamollière. BN R/44636.
1771. Joseph Broch: *Promptuario trilingue... en los tres Idiomas, Cathalan, Castellano, y Francés*. Barcelone: Pablo Campins. BN 2/41207.
1790. Claude-Marie Gattel: *Nouveau Dictionnaire Espagnol et François, François et Espagnol*. Lyon: Bruyset Frères. BN 5/4645-8.
1798. Claude Marie Gattel: *Nouveau Dictionnaire de Poche François-Espagnol*. Paris: Bossange, Masson et Besson. BN 3/23095-6.

4. Les sigles BN et BUS correspondent respectivement à "Bibliothèque nationale de Madrid" et "Bibliothèque universitaire de Séville". Nous incluons dans cette liste les rééditions que nous avons consultées en vue de contrôler de possibles changements par rapport à la première édition.

1800. J.L. Barthélemy Cormon: *Dictionnaire portatif et de prononciation, Espagnol-Français et Français-Espagnol*. Lyon: B. Cormon et Blanc. BN 2/40662-3.

1803 (2^e éd.). Lyon: B. Cormon et Blanc. BN R/60353.

1805. Antonio de Capmany: *Nuevo Diccionario Francés-Español*. Madrid: Sancha. BUS 39/375.

1817 (2^e éd.). Madrid: Sancha. BN 2/37804.

1812. Melchor Manuel Núñez de Taboada. *Dictionnaire Français-Espagnol et Espagnol-Français*. Paris: Brunot-Labbé. BN 1/17675-6.

1826 (3^e éd.). Paris: A. Bobée. Bibliothèque des Lettres de Séville F 4/0566.